

## LA MANIACO-DÉPRESSION, LE UN, L'AUTRE ET LE MULTIPLE<sup>1</sup>

Marc Estenne<sup>2</sup>

Freud a avancé que la névrose obsessionnelle est une structure produite par le monothéisme. Ses successeurs, par exemple K. Abraham, ont souligné que la maniaco-dépression en est assez proche: dans les deux structures on retrouve les thèmes de l'ambivalence entre amour et haine, de la culpabilité et de la dette, du poids des idéaux sociaux, de la responsabilité, du conflit entre Moi et Surmoi etc. La clinique d'aujourd'hui semble indiquer qu'il existe une augmentation de la prévalence de la seconde aux dépens de la première, même s'il est difficile d'en estimer précisément l'ampleur. Une explication courante met en avant l'évolution de la nosographie sous la pression des laboratoires pharmaceutiques; avec la promotion du trouble bipolaire comme substitut à la psychose maniaco-dépressive, les dernières éditions du DSM auraient abaissé de façon drastique le seuil diagnostique – notamment par l'introduction du trouble bipolaire de type II - et ainsi augmenté le nombre de patients potentiellement concernés. Je ne reviens pas ici sur l'impact réel de ce changement nosographique mais souhaite discuter en quoi le contexte social d'aujourd'hui pourrait favoriser l'expression de tableaux maniaco-dépressifs. On sait en effet depuis longtemps, et

---

1. Ce texte a été écrit dans l'après coup de la journée d'étude "Nécessité et fonction des rites aujourd'hui : qu'en dit la psychanalyse ?"

2. Médecin, psychanalyste, membre de l'Association Freudienne de Belgique (AFB). PsyPluriel, 47a avenue J. Pastur, 1180 Bruxelles. Correspondance: marc.estenne@gmail.com.

Freud n'a cessé d'y insister, que les formes cliniques que prennent les psychopathologies sont étroitement liées au contexte social dans lequel elles émergent.

Avec la postmodernité et la sortie du religieux, les démocraties occidentales laïques se sont affranchies de la référence incontestée à un Autre dont la place était occupée par Dieu; elles ont désubstantialisé cet Autre<sup>3</sup> et disqualifié toute forme de transcendance collective. Le Un qu'incarnait ce Dieu monothéiste n'habite plus le ciel, mais nous ne sommes pas débarrassés pour autant de notre aspiration à l'unification qui fait retour à la fois dans le social et au plan individuel. Dans le social les exemples en sont multiples. Avec ce qu'il est convenu d'appeler la mondialisation nous assistons à la mise en place d'un seul système politique planétaire dont le nom est capitalisme néolibéral. Il n'y a plus, ou de moins en moins, de tension entre gauche et droite, d'opposition qui se référerait à d'autres modèles et valeurs et tempérerait la violence de la logique dominante; on assiste au triomphe d'une seule vision du monde qui nous est présentée comme la seule possible<sup>4,5</sup>. Reconnaître ou affirmer qu'il existe des différences liées à la culture ou au pays d'origine, entre hommes et femmes<sup>6</sup>, entre position masculine et féminine, ou encore entre père et mère est devenu politiquement incorrect et immédiatement suspecté d'être l'expression d'une pen-

---

3. Lebrun J.P. *En finir avec la transcendance !* Apertura n° 18. Érès. Toulouse. 2004. pp. 27-39.

4. Badiou A. *Notre mal vient de plus loin. Penser les tueries du 13 novembre*. Ouvertures. Fayard. Paris. 2015.

5. Parmi d'autres manifestations symptomatiques, la réduction au Un se dévoile dans le niveau consternant qu'a aujourd'hui le débat public dans nos pays. Les slogans, les chiffres validés par des "experts" en tous genres, voire les attaques haineuses et les mensonges éhontés:remplacent de plus en plus souvent le débat contradictoire, la dialectisation des enjeux et la disputation - telle que pratiquée par les philosophes et les scientifiques. La campagne électorale américaine et les prestations de D. Trump en fournissent une illustration caricaturale, mais la situation n'est guère plus brillante chez nous. D. Roberts du magazine en ligne Grist parle de l'avènement d'une "politique post-vérité" (post-truth politics). À bien y regarder, il s'agit en fait d'une politique sans discours.

6. Chez l'humain, l'action des chromosomes et des hormones sexuels ne se limite pas aux caractères sexuels primaires et secondaires. Il existe bien des différences entre hommes et femmes qui concernent tant le biologique (notamment au niveau cérébral) que la prévalence de certaines affections et ne peuvent que partiellement s'expliquer par des facteurs sociaux et culturels. Mais comme elles sont le plus souvent d'ordre statistique et modestes, il n'y a pas à choisir entre différenciation radicale et identité parfaite entre les genres. Ce ne sont pas ces différences mais bien le traitement qui leur est réservé qui peut relever d'une discrimination sexiste.

sée discriminatoire<sup>7</sup>. Aspiration à l'indifférenciation sexuée<sup>8</sup> - allant éventuellement jusqu'à une négation de la sexuation des corps<sup>9</sup> - et au remplacement de fonctions paternelles et maternelles différenciées par une seule fonction parentale (appelée parenté ou plus récemment parentalité)<sup>10</sup>. Ou encore promotion dans l'imaginaire social d'un fonctionnement horizontal où nous serions tous pareils, connectés<sup>11</sup> par la gigantesque toile du Net et amis sur Facebook, sans référence à une instance tierce qui ordonnerait les places<sup>12</sup>, sans transcendance. Au plan individuel, le sujet contemporain s'est affranchi du poids des traditions, des commandements qui faisaient obligation quand le religieux organisait le social. En s'émancipant de cette verticalité, il a acquis une liberté de choix inédite, soutenu en cela par les progrès de la science qui n'ont cessé d'étendre le champ des possibles; le domaine de la reproduction médicalement assistée en donne sans doute un des exemples les plus éloquents. Tout ou presque est devenu une question de choix individuel, et le transhumanisme<sup>13</sup> nous promet d'étendre bien plus encore ce champ des possibles, de produire une infinité de moyens techniques permettant à chacun de soutenir l'illusion qu'il peut modeler à volonté ses caractéristiques physiques ou mentales et éviter la maladie, le vieillissement ou même la mort. Il ne s'agit pas de regretter cette évolution dans une sorte de posture décliniste mais d'interroger le prix subjectif de cet affranchissement... qui est tout aussi bien une aliénation.

---

7. Oldenhove E. *Affligeante non discrimination*. In: *L'Un/L'Autre*. Le Bulletin Freudien n°56. 2010. pp155-163. Dans ce texte l'auteur conteste l'idéologie égalitariste actuelle qui confond égalité et absence de différence.

8. Joos de ter Beerst A. *Le vœu de l'homogène: fantasme ou réalité ?* In: *Désir et responsabilité de l'analyste face à la clinique actuelle*. Érès. Toulouse. 2013. pp 231-239. Dans cet article, l'auteure évoque le vœu de symétrie qui, dans un couple, vise à récuser l'existence de deux places sexuées distinctes.

9. Froidevaux-Metterter C. *La révolution du féminin*. Gallimard. Paris 2014.

10. Lebrun J.-P. *Fonction maternelle, fonction paternelle*. Fabert. Bruxelles. 2011. Disponible sur [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be).

11. Soler C. *Humanisation ?* Collège clinique de Paris, année 2013-2014. Éditions du Champ lacanien, Collection Études. Paris. 2014. Dans ce séminaire et différents articles, l'auteure constate que, malgré l'extrême efficacité des moyens de communication, les groupes sociaux s'effacent au profit d'agrégats de sujets isolés, concentrés sur leur propre jouissance. Il s'agit d'un lien social par agglutination et non pas d'un lien social ordonné dans un discours. Via les "réseaux sociaux", ces agrégats aboutissent à la formation de "bulles cognitives" qui confinent les citoyens dans un environnement où tout le monde pense de la même manière.

12. Cacciali J.-L. *Un effacement du trois*. Contribution à une clinique du traumatisme. In : *Désir et responsabilité de l'analyste face à la clinique actuelle*. Érès. Toulouse. 2013. pp 241-253.

13. Ferry L. *La révolution transhumaniste*. Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies. Plon. Paris. 2016.

Ce dont il s'agit ici peut être rapporté à l'existentialisme sartrien qui s'oppose à tout déterminisme et suppose à l'être humain une liberté "absolue" : chaque individu est ainsi totalement singulier, unique maître de ses actes et de son destin et doit trouver seul le sens de sa vie<sup>14</sup>. Cet existentialisme est au fond le rejeton maléfique de la destitution du Un divin: la toute puissance n'habite plus le ciel, nous l'avons intériorisée. Plus de soumission à un Dieu mais écrasement par le fantasme de toute puissance personnelle. Si pour l'époque actuelle il paraît inacceptable que liberté et contrainte soient les deux faces d'une seule et même pièce, le fantasme d'une liberté absolue est bien une geôle en ce qu'il implique une responsabilité - et inévitablement une culpabilité - absolue<sup>15</sup>. Récuser Dieu peut être un choix légitime mais ne libère pas nécessairement de la tyrannie du maître qui, bien qu'intérieur peut s'avérer exigeant, voire féroce. Dans son dernier livre<sup>16</sup>, la philosophe F. Ildefonse reprend cette question en indiquant combien le sujet contemporain se considère responsable de chacun de ses actes, de ses choix et appelé à leur trouver un sens<sup>17</sup>. Impossibilité de se dépasser de soi-même, de s'absenter d'un rapport à soi marqué par la quête imaginaire de la complétude, de la maîtrise et de l'auto-référencement<sup>18</sup>. Ce sont alors, dit-elle, les nuits blanches de la signification sans possibilité de repos ni d'apaisement. Elle souligne la fonction importante des rites et rituels à cet égard: parce qu'ils réunissent les sujets dans une pratique codifiée qui n'a d'autre finalité que son propre exercice, ils les soulagent de leur responsabilité quant au sens, les délestent de l'effort d'exister et leur

---

14. Il ne se réfère plus à aucune autorité: ni morale, ni métaphysique, ni politique. Cette position fait écho à l'expression "*Ni Dieu, ni maître*", titre du journal créé en 1880 par Blanqui L.A. qui devint la devise du mouvement anarchiste.

15. Ehrenberg A. *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Odile Jacob. Paris. 1998. Dans cet ouvrage publié il y a presque 20 ans l'auteur évoque déjà les conséquences de l'extension démesurée de la responsabilité individuelle.

16. Ildefonse F. *Il y a des Dieux*. PUF. Paris. 2012.

17. A ce titre, il récuse bien souvent ce qui pourrait le déterminer malgré lui (son inconscient), qu'il y ait en lui autre chose que lui-même, autre chose que ce moi Imaginaire auquel il se réfère. Il n'accepte d'être responsable, de prendre à son compte que ce qu'il pense pouvoir maîtriser, être de son ressort – "quand on veut, on peut". Cette posture fait écho à ce que R. Barthes nommait "une idéologie morale de la volonté, du vouloir". C'est cette prise dans l'Imaginaire qui peut amener un analysant dans les premiers temps de la cure à incriminer un traumatisme comme origine de ses tourments sans rien vouloir s'en approprier.

18. Cette quête de la complétude amène le sujet à ne pas pouvoir tenir compte de la perte inhérente au fait qu'il parle, à adopter un discours dont la structure n'offre pas de représentation de la perte sous forme d'un manque. Ceci peut se manifester dans la clinique par une positivité des mots qui sont réduits à des signes. Voir Forget J.M. *La pratique psychanalytique remise sur le métier*. In : *Désir et responsabilité de l'analyste face à la clinique actuelle*. Érès. Toulouse. 2013. pp 59-74.

offrent un temps de repos hors questionnement et compréhension où ils peuvent s'en remettre à un Autre - sans le connaître<sup>19</sup>. Mais avec le morcellement et la précarisation du lien social, nous avons abandonné pour l'essentiel nos pratiques rituelles et perdu l'imaginaire narratif mythique qui les sous-tendait.

Dans une perspective existentialiste, il paraît désuet, voire infantile, de se raconter des histoires et pour le positivisme scientifique qui fait référence dans nos sociétés laïcisées, invoquer la croyance est avant tout une redoutable arme de disqualification. C'est oublier que depuis toujours et dans toutes les cultures les humains ont collectivement - au travers des mythes<sup>20</sup> - et individuellement - au travers de ce que Freud appelle le roman familial - fabriqué des récits auxquels ils ont cru<sup>21</sup>. Récits qui leur permettent de vivre avec ce qu'ils ont reçu et pas choisi comme leur histoire, leur filiation, leur nom et la dette qui les accompagne<sup>22</sup>, mais aussi la contingence de leur existence, les catastrophes naturelles, le mystère, l'imprévu, la maladie, la mort..., ces points de Réel sur lesquels ils n'ont aucune prise, là où il n'y a ni sens, ni discours, ni représentation, où prévaut l'inexplicable que le rituel habille, enrobe, enveloppe. Le sujet contemporain se veut singulier et insoumis, voire sans dette<sup>23</sup>. Accepter de se référer à un héritage, une autorité, une loi civile ou religieuse n'est pas sans contrainte ni obligation mais offre tout aussi bien l'occasion de se décharger d'un poids en s'en remettant à une instance tierce<sup>24</sup>. Pourquoi en parler comme d'une soumission et non comme d'un consentement? Malaise dans la civilisation, douleur de l'individualisation. Pour être stable, le champ de l'Un - champ de la

---

19. Une religion de pratiques rituelles, comme l'est le Judaïsme, est sans doute à même d'offrir ce temps de repos. Pensons au Shabbat, jour de la semaine durant lequel toutes les activités quotidiennes habituelles (y compris utiliser sa voiture, son téléphone ou son ordinateur) doivent être réduites au minimum pour se concentrer sur sa famille et son foyer.

20. Pour le philosophe G. Monod, l'adhésion au djihad – tout comme ce qui sous-tendait le massacre d'Utoya perpétré par Anders Breivik - n'est pas d'ordre théologique ou politique, mais bien mythologique. Le djihad, nouveau mythe des temps modernes ?

21. Despret V. *Au bonheur des morts*. Récits de ceux qui restent. Les Empêcheurs De Penser En Rond/La Découverte. Paris. 2015. L'auteure écrit p 208 : "Les récits sont des expérimentations. Ce sont des ateliers où se fabrique de l'être".

22. Estenne M. "Je veux m'appeler...". In : *L'écriture et la psychanalyse*. Le Bulletin Freudien n°60. 2014. pp 25-40.

23. Hiltenbrand J.P. *Un sujet sans dette ?* In: *Désir et responsabilité de l'analyste face à la clinique actuelle*. Érès. Toulouse. 2013. pp 95-105.

24. Pour avoir sa pleine portée symbolique, cette opération doit se soutenir d'une inscription dans (le désir de) l'Autre, inscription qui pour le sujet contemporain est fréquemment inaboutie, voire absente, dû aux ratés du processus de symbolisation. Voir Dubois C. *Le silence est d'or...* In : *Désir et responsabilité de l'analyste face à la clinique actuelle*. Érès. Toulouse. 2013. pp 197-216.

représentation tant Symbolique qu'Imaginaire marqué du sceau phallique – doit être articulé au champ de l'Autre – celui de l'inconscient comme Réel<sup>25</sup>: le sujet divisé se tient entre ces deux champs dans une relation ternaire<sup>26</sup> et c'est le Nom-du-Père qui assure leur articulation<sup>27</sup>.

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que nous vivons – et pas seulement en Occident - dans un environnement qui valorise la responsabilité jusqu'à la saturation, avec comme conséquence fréquente un sentiment d'insuffisance ou d'impuissance, voire d'épuisement. Culte de la performance personnelle et professionnelle, du dévouement au travail, de l'accessibilité, de la flexibilité, et de la connexion ininterrompue avec le monde extérieur via le portable, les mails et les réseaux sociaux sur lesquels il convient d'exhiber la perfection de son épanouissement professionnel, conjugal et familial<sup>28</sup>.

Face à cette référence totalisante à un modèle idéal, les plus chanceux tentent de trouver un allègement, une aire de repos dans des activités artistiques, ludiques ou créatives, la mise en mouvement du corps<sup>29</sup>, ou encore des pratiques de méditation<sup>30</sup>. Les moins chanceux sont amenés à développer des addictions chimiques (drogues, alcool, médicaments) ou certaines maladies<sup>31</sup>, ou à "disparaître d'eux-mêmes" selon des modalités plus ou moins radicales que David Le Breton évoque dans son dernier

---

25. Joos de ter Beerst A. *L'Un pas sans L'Autre*. Argument préparatoire au Bulletin Freudien n° 56 "L'Un/L'Autre". 2010.

26. Oldenhove-Calberg A. *Phobie du phallus et TCC*. In : *L'Un/L'Autre*. Le Bulletin Freudien n°56. 2010. pp111-114. La clinique laisse entendre combien aujourd'hui l'instance du Un phallique fonctionne dans l'Imaginaire et peine à organiser le nouage des trois registres R, S, I autour de ce point de manque qu'est le phallus.

27. Melman C. *Pour Introduire à la psychanalyse aujourd'hui*. Séminaire 2001-2002. Editions de l'ALL. pp298.

28. Différents articles et le livre de C. Froideveaux-Metterie cité plus haut évoquent la tyrannie de la mère parfaite relayée par d'innombrables blogs où est mise en scène "la merveilleuse expérience d'être maman" – à temps plein bien entendu (voir par exemple <http://bleubirdblog.com/category/motherhood/> ou <http://www.etedieucreea.com/>). Lire aussi : Badinter E. *Le conflit : la femme et la mère*. Flammarion. Paris. 2010, livre qui dénonce la sanctification de la mère.

29. Les pratiques qui sollicitent des mouvements répétitifs du corps, comme la marche, apaisent. C'est pour cela que l'on berce les enfants et que les rituels s'articulent autour d'une gestuelle répétitive; ou sans doute aussi que les Juifs pieux se balancent pendant la prière.

30. Comme la Pleine Conscience - en anglais, Mindfulness-Based Stress Reduction, technique développée par Jon Kabat-Zinn qui connaît un succès important dans nos pays.

31. Je pense par exemple, mais ce n'est qu'une hypothèse, au syndrome de fatigue chronique encore appelé syndrome des Yuppies - acronyme de "Young Urban Professionals" ou encore "jeunes cadres urbains de haut niveau" - qui frappe de jeunes adultes actifs entre 20 et 40 ans, ou à la fibromyalgie qui en est proche.

livre<sup>32</sup>. Citons à titre d'exemple le recours au Net qui, via les chats, les forums et les jeux vidéo, donne accès à des mondes virtuels dans lesquels l'individu - souvent des adolescents ou de jeunes adultes - se pare d'une ou plusieurs nouvelles identités hors de toute détermination sociale, de toute assignation à un nom, un visage et un corps sexué, et de toute limite de temps et d'espace. Une sorte de renaissance sous la forme d'un avatar sans engagement ni responsabilité.

Je voudrais soutenir que cette veille permanente, cette vie passée au front sans jamais désarmer pourrait sous-tendre le développement inédit de phénomènes cliniques comme le *burn-out* - dont je ne parlerai pas ici - et contribuer à la prévalence accrue de tableaux maniaco-dépressifs. Dans son récent livre, D. Leader<sup>33</sup> reprend l'idée que l'effort pour instaurer des polarités extrêmes dans cette affection vise à scinder, à séparer l'amour de la haine, le bien du mal, le tout et le rien mais, à mon sens, il concerne aussi la question de la responsabilité. Alors que dans la manie, le sentiment de responsabilité, de culpabilité et de dette semble quitter le sujet, ce sujet anhistorique<sup>34</sup> entièrement dédié à la renaissance de lui-même pour qui plus rien n'a vraiment de conséquence<sup>35</sup>, leur charge revient massivement dans la dépression. Cette polarisation peut être clairement identifiée dans le rapport de ces sujets au langage. Dans la phase maniaque, il y a une fuite infinie des idées mais surtout des mots, un flux continu qui se dévide par assonance et tend vers l'indifférenciation signifiante<sup>36</sup>. Le sujet parle vite, sans scansion, sans le rythme de la coupure donné par le point final, sans ponctuer son dire. Ceci s'accompagne d'un délitement des significations, des représentations: les oppositions signifiantes fondamentales (oui/non, dedans/dehors, mort/vie) semblent voler en éclats<sup>35</sup>, les mots n'ont plus

---

32. Le Breton D. *Disparaître de soi*. Une tentation contemporaine. Métailié. Paris. 2015. Dans ce livre, l'auteur appelle cet état d'absence à soi "blancheur".

33. Leader D. *Bipolaire vraiment ?* Albin Michel. Paris. 2014.

34. H. Ey et L. Binswanger ont insisté sur le fait que pour ce sujet, passé et avenir ne sont pas présentifiés ; Binswanger parle de "*purs points de maintenant*".

35. On dit volontiers que le patient maniaque adopte des comportements irresponsables, qu'il est inconscient, insensé. C'est précisément pour F. Ildefonse ce que nous offre le rite : le droit de perdre conscience (op. cit., p210). Dans son livre "*Connaissance par les gouffres*" H. Michaux évoque le fait de "*donner des vacances à la conscience*". Et E. Mahieu écrit de la manie - en paraphrasant M. Kundera - qu'elle est une "*insupportable légèreté de l'être*" (disponible sur [http://eduardo.mahieu.free.fr/2008/legerete\\_ey.html](http://eduardo.mahieu.free.fr/2008/legerete_ey.html)).

36. Dissez N. *Pour en finir avec la bipolarité*. Journal Français de Psychiatrie. Psychose maniaco-dépressive ou troubles bipolaires ? N°42. Érès. 2016. pp 69-75. Ce flux continu peut être compris comme une tentative de se protéger de l'avidité de l'Autre, de se maintenir à distance de sa grande gueule.

de poids et sont arrachés à l'emprise du sens qui est mis en suspens, et le propos ne semble plus impliquer subjectivement celui qui l'énonce. On peut faire le rapprochement avec ce que produit la litanie, la répétition au sein du langage qui est au cœur des rituels dont F. Ildefonse<sup>37</sup> parle comme d'une "mélopée insignifiante" qui vise à sortir le langage de la signification, à lever le sens. Et l'inverse survient dans la phase dépressive: chaque mot est maintenant chargé d'une signification lourde et univoque, le sens se fait massif et contraignant et le langage perd sa dimension métaphorique. Pour résumer, on pourrait dire en simplifiant que dans la phase maniaque, le sujet est allégé du poids de la responsabilité de trouver un sens à ses actes et ses paroles alors que dans la phase dépressive cette charge et l'angoisse qui l'accompagne lui reviennent massivement – sans rencontrer d'issue favorable puisque pour lui la vie reste dénuée de tout sens.

La psychanalyse considère les manifestations psychopathologiques comme des tentatives de solution, voire de guérison, face à un Réel, à des conflits intrapsychiques qui ne peuvent être dialectisés, symbolisés. Je voudrais soutenir que le tableau maniaco-dépressif pourrait être l'expression d'une tentative de se soustraire à cet impératif de devoir en permanence être sur le front sans avoir la possibilité de prendre du repos. Comme les patients le font pour tenter de se départir du mélange d'amour et de haine, de préservation et de destruction, et de traits maniaques et dépressifs qui constitue l'état de base de leur affection<sup>38 39</sup>, ils tenteraient de scinder leur vie en deux états radicalement distincts du point de vue de leur responsabilité. On pourrait ainsi considérer la maniaco-dépression comme une tentative de "réponse" au malaise dans la civilisation évoqué plus haut.

Pour le dire autrement, ce que la vie contemporaine rend de plus en plus difficile à mettre en place, c'est une alternance, une rythmicité, une circulation entre des périodes d'effort et de répit, entre des états émotionnels différents - ces mouvements ordinaires de la vie quotidienne qui font alterner des moments de lassitude et de tristesse avec des moments plus légers et parfois heureux. Une circulation au sein même de la multiplicité qui

---

37. Ildefonse F. *op. cit.*, p156.

38. Leader D. *op. cit.*, p131.

39. Ce mélange réfère à ce qu'on appelle les états mixtes - originellement théorisés par E. Kraepelin - qui réunissent des signes maniaques et dépressifs selon trois axes : l'humeur, l'activité motrice et l'articulation des idées. A la suite de E. Kraepelin, L. Binswanger ou H. Ey, D. Leader suggère qu'ils constituent l'état de base de l'affection. Lire aussi Melman C. *Bipolaire ? Vous avez dit bipolaire ?* Journal de Bord, Ecole Psychanalytique de Sainte Anne. Mars 2015. pp 25.



constitue le sujet<sup>40 41</sup>. F. Ildefonse<sup>42</sup> établit un lien entre le polythéisme et cette multiplicité dont elle parle comme d'un ensemble de strates psychiques. À mon sens, la faiblesse de cette représentation de l'inconscient - d'essence freudienne - est qu'elle ne permet pas de comprendre comment s'opère la circulation indispensable entre les différents éléments de la multiplicité. Je propose de plutôt faire référence à la topologie lacanienne<sup>43</sup> de la bande de Möbius qui comprend dans sa structure même plusieurs dimensions: une quand on la parcourt (une surface à une seule face et un seul bord), deux quand on s'y arrête en un endroit précis (une surface à deux faces et deux bords), et trois quand on la met à plat (trois demi-torsions)<sup>44 45</sup>. Notons ici qu'un trait essentiel de cette topologie est que sa structure multidimensionnelle est conditionnée au déplacement et donc à la prise en compte de la dimension du temps<sup>46</sup>.

Le patient maniaque-dépressif ne parvient à instaurer une circulation rythmée entre différents états et oscille continuellement entre des états "opposés". Il reste dans une binarité<sup>47</sup> parce que, comme l'ont proposé récemment différents auteurs<sup>48, 49</sup>, l'affection dont il souffre est le témoin vivant d'une forme de forclusion du rythme, d'une pathologie de la temporalité, ce qui renvoie à ce qui a été dit précédemment d'une vie organisée

---

40. Badiou A. *L'éthique*. Essai sur la conscience du mal. Nous. Caen. 2003.

41. Van Reeth A, Nancy J.-L. *La jouissance*. Plon. Paris. 2014

42. Ildefonse F. *op. cit.*, pp 68-72.

43. Granon-Lafont J. *Topologie ordinaire de Jacques Lacan*. Points Hors Ligne. Paris. 1986.

44. Lorsque l'on fait faire à la bande d'origine un seul demi-tour avant de recoller un bout sur l'autre, on obtient une bande de Möbius à une demi-torsion qui, mise à plat, laisse apparaître trois demi-torsions. Mais si on réalise 3, 5, 7 ou plus de demi-tours à l'origine, la mise à plat fait apparaître plus de demi-torsions ; il y a alors plus que trois dimensions dans la mise à plat.

45. La question du trois, de la triplicité renvoie aux trois dimensions R, S, I que je ne développe pas ici. Pour une tentative d'écriture borroméenne de la psychose maniaque-dépressive, voir l'article de N. Dissez. *op. cit.*, pp73-74 ; dans cette affection il y a mise en continuité du Réel et du Symbolique.

46. La topologie möbienne démasque comment le temps est intimement lié à l'espace : c'est le temps mis à parcourir la bande qui permet d'en dévoiler la structure.

47. Dans la maniaque-dépression le sujet ne peut pas perdre ; "c'est la perte de toute perte possible". Or c'est précisément la perte qui nous fait entrer dans la dimension du trois. Notre culture pousse à l'occlusion de cette dimension Autre qui tient à notre inscription dans le langage - et à la perte radicale qu'elle commande - et exclut toute binarité: une parole adressée garde toujours une part d'opacité, d'équivocité, et d'incertain. Melman C. *Bipolaire ? Vous avez dit bipolaire ?* Journal de Bord, Ecole Psychanalytique de Sainte Anne. Mars 2015. pp 25-30.

48. Lippi S. *La vitesse*. Figures de la psychanalyse n°26 : Le "bipolaire" et la psychanalyse. Érès. Toulouse. 2013.

49. Tyszler JJ. *Manie, mélancolie, psychose maniaque-dépressive*. Bientôt cent ans après Freud, quelles avancées et quelles énigmes ? Journal Français de Psychiatrie. Psychose maniaque-dépressive ou troubles bipolaires ? N°42. Érès. Toulouse. 2016. pp 9-13.

aujourd'hui sans coupure ni scansion. Or c'est précisément à partir du rythme, de l'intervalle qu'il y a de l'espace et du temps et donc qu'émerge la possibilité du sujet<sup>50</sup> – puisque ces deux dimensions sont nouées par la chaîne signifiante. Le langage des patients fait bien entendre cette altération du rythme. Dans la dépression, il y a un gel du temps, un temps mort pour le dire en langage sportif, et la circulation sur la bande s'arrête : un signifiant sur une face vient coller à un signifié sur l'autre et celui-ci ne glisse plus pour, après un tour complet, devenir un nouveau signifiant, relancer le renvoi d'un signifiant vers un autre et représenter le sujet. Perte de l'équivocité et de la dimension métaphorique de la langue. Et dans la manie, il y a collage entre signifiants. S'il est entendu qu'un signifiant ne peut signifier quelque chose que dans sa relation à un autre, ceci n'advient que sous la condition de l'espace qui les sépare (et de la chute de l'objet); l'absence de vide, de coupure entre signifiants qui prévaut dans la manie empêche toute signification d'émerger. Perte du rythme et de la dimension métonymique de la langue<sup>51</sup>. Le symbolique n'a plus la capacité de venir représenter le sujet et ne renvoie plus qu'à une dimension de Réel; le sujet-patient est collabé à l'objet perdu qu'il incarne, avec lequel il fait Un, ce qui précipite sa disparition<sup>52</sup>.

Le patient maniaque s'adresse souvent compulsivement à ses semblables dans une relation duelle – souvent par SMS, par mail ou via les réseaux sociaux – et non dans une triangulation susceptible d'instituer la dimension de l'Autre<sup>53</sup>. Or c'est bien à ce type d'adresse, celle qui prévaut par exemple dans le rituel ou dans le transfert analytique, qu'est conditionnée la mise en place d'une séparation et d'un apaisement<sup>54</sup>. Celle que le trans-

---

50. Dubois C. *Le silence est d'or...* In: Désir et responsabilité de l'analyste face à la clinique actuelle. Érès. Toulouse. 2013. pp 197-215. L'auteur insiste sur le fait que le rythme met en place l'alternance de la présence et de l'absence et établit ainsi les conditions qui poussent à la métaphore (cfr le Fort-da).

51. Lacan parle du discours maniaque comme d'une "métonymie infinie et ludique pure du signifiant". Comme le dit M. Czermak, il ne s'agit pas à proprement parler d'un discours (qui implique la présence d'un manque dans l'Autre) mais plutôt d'une accélération du débit qui ne transmet rien – une accélération qui ne produit aucun rythme. Ce qui s'entend c'est le collage des signifiants, dont rend compte l'écriture de la ritournelle bien connue "maraboutboutdeficelleselledcheval..." sans scansion ni coupure. La formule de la métonymie à la p515 des Écrits fait bien valoir que contiguïté n'est pas collage. On pourrait tout aussi bien dire que le langage maniaque est fait d'une succession de S1 dont aucun ne renvoie à un S2; une holophrase qui désigne le sujet sans le représenter. C'est à ce titre que Lacan dit du sujet de la psychose qu'il est "pur sujet du signifiant".

52. La passion si présente dans la manie est bien du côté du Un.

53. Dubois C. *op. cit.*, pp 201-206.

54. L'efficace du rite tient aussi à d'autres facteurs comme sa dimension collective et la manière dont il implique le mouvement du corps.

fert instaure permet au sujet d'être (mieux) assuré de son inscription dans l'Autre, tente articuler le champ de l'Un – l'instance phallique - au champ de l'Autre pour venir le border<sup>55</sup>. Il peut alors remettre sur le métier ce qui est resté en rade dans le processus de symbolisation de la présence et de l'absence et fait encore dépendre la stabilité de son inscription subjective de la présence d'un autre réel; ou pour le dire autrement, il peut alors s'attacher à dépasser cette déception structurale, cette trahison originelle qui naît de la confrontation inévitable au vide de l'Autre, au trou dans le langage.

Lorsqu'il opère, le transfert peut ainsi soutenir l'élaboration d'une médiation (symbolique/imaginaire) entre sujet et objet, d'un lien à un Autre (barré) qui mette le sujet à l'abri de sa jouissance - comme peuvent également y contribuer l'écriture, le fait de s'exprimer dans une langue autre que maternelle<sup>56</sup>, ou d'autres "solutions élégantes" de la psychose<sup>57 58</sup>. A charge pour l'analyste de veiller à occuper la place de tenant-lieu de l'Autre avec tact, les patients maniaco-dépressifs se présentant régulièrement sans résistance à l'égard du transfert<sup>59</sup> et exposés tout autant au sentiment d'abandon que d'envahissement. Le signifiant "tact" a été proposé par R. Loewenstein dans un article de 1930<sup>60</sup> pour décrire ce qui, dans la position de l'analyste, spécifie la psychanalyse et la distingue de la psychothérapie. La philosophe V. Despret reprend ce terme en y adjoignant "ontologique" pour qualifier un mode de présence qui vise à mettre en rapport, à soutenir le désir de s'énoncer tout en accueillant l'énigme, la pluralité des versions, l'ambiguïté, les contradictions, et le non savoir<sup>61</sup>; ou encore la surprise, l'inattendu et "l'intraitable opacité de (la présence de) l'autre"

---

55. Pour insister sur la nécessité de cette articulation, E. Oldenhove évoque l'Un-stitution de la dimension de l'Autre. Voir Oldenhove E. *Une femme toute autre : La femme*. In : L'Un/L'Autre. Le Bulletin Freudien n°56. 2010. pp 35-40.

56. Melman C. *op. cit.*, p26. L'auteur propose que lorsqu'on écrit dans une langue étrangère, on y figure en position Autre.

57. Dissez N. *Les solutions élégantes de la psychose*. Disponible sur [www.epsaweb.fr/?p=658](http://www.epsaweb.fr/?p=658).

58. Lambotte MC. *L'objet du mélancolique*. Essaim n°20: L'exception mélancolique. Érès. Toulouse. 2008.

59. Dissez N. *Du transfert dans les psychoses*. Disponible sur [http://freud-lacan.com/freud/Champs\\_specialises/Theorie\\_psychanalytique/Du\\_transfert\\_dans\\_les\\_psychoses](http://freud-lacan.com/freud/Champs_specialises/Theorie_psychanalytique/Du_transfert_dans_les_psychoses).

60. Loewenstein R. *Remarques sur le tact dans la technique analytique*. Figures de la psychanalyse. N°15. Érès. Toulouse. 2007. pp 181-189.

61. Despret V. *op. cit.*, p 206. *Les récits*, dit l'auteure, *cultivent l'art du rythme et du passage entre plusieurs versions, plusieurs mondes, l'art de marcher au milieu de lignes multiples*.

selon l'expression rapportée par J. Oury<sup>62</sup>. Elle rappelle que l'art de poser des questions se nomme l'érotétique, signifiant qui renvoie à l'érotisme dont on sait qu'il se soutient de l'entr'aperçu, de la dialectique entre présence et absence, et du rythme.

Le cadre des séances offre au patient la possibilité de réinstaurer le rythme perdu, de produire une alternance de pleins et de vides qui ne sont plus synonymes d'effondrement, d'anéantissement. Le mode de présence de l'analyste un peu en creux, dans une attente qui écoute, dans un silence interactif qui n'est pas une absence est ici essentiel. Attendre tout en étant là, en écoutant le rythme, dans un dire silencieux qui permette qu'un Autre espace se forme, dans un silence qui antécède l'avènement imminent d'une parole et lui fait crédit<sup>63</sup>. Comme l'écrit S. Lippi<sup>64</sup>, la parole instaure du rythme lorsqu'elle se tait. Attendre que le sujet trouve son propre rythme, construisse des écarts entre signifiants jusqu'à une possible métaphore, que ce qui se manifeste de lui vienne créer cet intervalle subjectif dans lequel s'ouvrira la possibilité de reconnecter passé et présent, de dialectiser pulsion de vie et pulsion de mort<sup>63 64</sup>.

Il est fréquent aujourd'hui que les patients soient suivis conjointement par un analyste et un psychiatre; certains voient dans cette pratique une manière d'établir un transfert diffracté qui pourrait venir décompléter le savoir de l'Autre, le rendre moins totalisant. Il est possible que cette manière de mettre en place le multiple dans le transfert soit particulièrement appropriée dans la maniaque-dépression. Reste toutefois à penser les conditions requises pour qu'un tel transfert s'instaure et ce que devrait être son maniement.

---

62. Oury J. et Salignon B. *Rythme et présence*. Disponible sur <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01132994/> document.

63. Dubois C. *op. cit.*

64. Lippi S. *op. cit.*